

Un zouave dans l'embarras

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **27 (1889)**

Heft 38

PDF erstellt am: **15.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-191219>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

lézards et des couleuvres, distillait des poisons. Il était enfin parvenu à se composer un élixir au moyen duquel il supprimait en lui le besoin de manger.

Quoi qu'il en soit, ce jeûneur, dont la renommée avait franchi les Alpes, fut appelé à Rome par le pape Félix IV, alléché sans doute par l'économie que permettaient de réaliser les procédés alimentaires de son nouvel ami et qui, peut-être, voulant faire pénitence, eut l'idée de confier au prêtre noyonnais la charge de dispensateur de sa cuisine.

Celui-ci ne répondit que trop bien à ce qu'on attendait de lui. Il économisa 25 pour 100 sur la dépense de table de Sa Sainteté. Jugez si on devait le bénir dans les antichambres et les offices du Vatican ! Les domestiques finirent par crier si fort que le pape renvoya en France cet étonnant maître d'hôtel. Il retourna à Noyon.

Du reste, le chanoine était homme d'esprit et de bon commerce. C'était même, fourchette à part, un convive agréable. L'évêque de Noyon, Pierre Fresnel, l'invitait souvent à sa table. Le jeûneur s'y asseyait comme les autres, mais ne touchait à aucun mets. Il discourait pendant tout le temps du repas. Encore se plaignait-il à sa servante, en rentrant, d'éprouver des pesanteurs d'estomac pour avoir respiré le fumet des viandes, donnant en cela raison aux musulmans, qui croient rompre le jeûne par la respiration des parfums.

La chronique est muette sur la fin du chanoine et il faut ici recourir à la légende.

Il était, dit-elle, devenu si maigre, si desséché, si ratatiné qu'un soir d'hiver, comme il passait sur la place du parvis, en allant souper à sa façon chez un de ses confrères, le grand vent qui souffle constamment dans ces parages l'enveloppa, le fit tournoyer sur lui-même et l'emporta.

On ne le revit plus.

Nous glanons dans une relation de voyage de M. Oscar Commettant, publiée dans *La Famille*, de Paris, cette amusante anecdote :

M. Commettant avait assisté, avant son départ pour Melbourne, à un diner de la société des gens de lettres, où il se trouvait placé entre deux médecins de sa connaissance.

» Dans le courant du diner, dit-il, le médecin qui était à ma droite entama avec moi le petit colloque que voici :

— Qu'est-ce que j'apprends, vous partez pour l'Australie ?

— Rien n'est plus vrai.

— Je ne voulais pas le croire.

— Pourquoi cela ?

— Eh ! mon Dieu pourquoi ?... parce que moi, je ne partirais pas à votre place.

— La raison ?

— La raison : je ne sais si je dois vous la dire... Elle est toute médicale.

— Parlez, mon cher docteur, vous piquez ma curiosité.

— Vous voulez que je vous dise franchement ma pensée, vous le voulez ?

— Je vous en prie, docteur.

— Eh bien, le voyage de Melbourne, en cette saison surtout, est un rude voyage, fort pénible et même dangereux à cause de la traversée de la mer Rouge.

— Je sais cela.

— Je ne voudrais pas vous troubler, mais enfin, vous êtes assez intelligent pour comprendre, qu'à votre âge, on n'a plus la vigueur, le ressort, les ressources vitales d'un homme de vingt-cinq ans ! Eh ! ma foi...

— Quoi ?

— Vous ne devinez pas ?

— Non.

— Alors il me faut vous dire, en toutes lettres, que vous commettez une imprudence grave et que vous pourriez bien rester en route.

— Mort ?

— Mais certainement.

Au même moment, le médecin qui était à ma gauche et n'avait rien entendu de ma conversation avec son confrère, me dit :

— J'apprends à l'instant que vous allez partir pour Melbourne.

— Oui, après demain.

— Tous mes compliments, cher monsieur. J'estime, comme médecin, qu'un pareil voyage, aller et retour, vous donnera dix ans de plus à vivre. A votre âge, rien n'est plus salutaire que de pareils déplacements, au moral comme au physique ; quand d'ailleurs on est bien portant et qu'on ne craint pas la mer.

C'était le médecin Tant-mieux qui, fort heureusement pour moi, avait vu juste. J'espère que le médecin Tant-pis ne lui en voudra pas pour cela... à moi non plus. »

Un zouave dans l'embarras.

Un zouave libéré, qui se disposait à quitter Marseille pour rentrer dans ses foyers, a été le sujet d'une piquante aventure.

Il était encombré de bagages, soit qu'il eût une riche garde-robe, soit qu'il emportât de nombreux souvenirs de Marseille ou de ses campagnes. Notre homme avait donc la main gauche embarrassée de divers

paquets volumineux, et il en tenait presque autant de la main droite, ayant de plus sous le bras de ce côté, une bouteille de vin destinée à le désaltérer pendant le voyage.

C'est dans cet accoutrement étrange que notre brave zouave se trouva, dans la grande salle de la gare, face à face avec M. le général Thierry, venu à Marseille pour les obsèques du général Renaudot, et qui se disposait à retourner à Aix.

Comment s'y prendre pour saluer le général ?

Telle est la question que se posa le zouave, absolument interloqué de sa rencontre. Ses deux mains embarrassées, ne lui permettaient pas de passer de l'une à l'autre ses paquets encombrants, et, de plus, la bouteille retenue sous le bras droit, l'empêchait absolument de saluer son chef. Notre homme eut d'abord quelque hésitation, mais scrupuleux avant tout d'obéir aux règlements, il s'arrêta à une résolution héroïque. Lâchant ses paquets et la bouteille, dont le contenu lui arrosa les pieds, il fit le salut militaire en accompagnant le geste d'une exclamation bien sentie et qui n'était autre que le mot prêté à Cambronne.

En homme d'esprit, le général Thierry, qui avait tout entendu, attribua l'exclamation du soldat à la peine qu'il avait ressentie en sacrifiant sa bouteille. Il rit beaucoup de l'aventure et fit accepter au zouave, poli quand même, une pièce de cinq francs pour remplacer sa provision de liquide.

Lo dzudzo et lo mi-fou.

N'est pas lo tot d'étré éduquâ dein lè z'écretourès et su lè làivro po être on homo d'esprit. S'on n'a pas onna rachon dè bon-san et on boquenet dè malice, on pào restà on gros tabornîo « quand bin on sarà lo catsimo su lo bet dâo dâi, qu'on cognetrâi lo nom dè totès lè capitales et qu'on porrâi liairè on chapitre sein crosi. C'est tot coumeint la drudze su lo terrein : mettè dâo bumeint su la terra grassa âo dein 'na graviélâire, ne vindrà què cauquiès pâi dè tsins âo bin cauquiès maunets. Na ! ye faut on fond à n'on croubelion s'on lài vâo mettrè dâi truffès dedein, et ye faut assebin onna cutse dè cabosse à ne n'homo se vâo recordâ à profit. N'est pequa ora que l'ardzeint pào reimpliâci tot lo resto coumeint dâo teimps dâi vilhio pompons, io on nonmâvè caporats et sergents clliâo qu'aviont grossa courtena, po cein que lè gaillâ aviont dè quiet sè féré bin veni dâo capitaino. Ora, allâ-lâi, avoué 'na matola dè